



iPapic

GROUPEMENT D'INTÉRÊT SCIENTIFIQUE
Institutions Patrimoniales
et pratiques Interculturelles



Les croisements entre histoire et mémoires du Camp des Milles et histoire industrielle et sociale de la Tuilerie.



La façade du Camp des Milles. 2014 © Mémorial Camp des Milles

Une visite à deux voix.

Samedi 15 Mars 2014. Site Mémorial du Camp des Milles

Remerciements

Remerciements à tous les invités pour leur intérêt et pour leur présence, ainsi qu'aux organisateurs : au Camp des Milles et particulièrement à Bernard Mossé qui a accueilli de manière bienveillante le projet de cette journée d'étude sur « Camps et lieux d'internement récemment patrimonialisés à l'épreuve du multiple », ainsi qu'au Ministère de la Culture et au Groupement d'intérêt scientifique Institutions Patrimoniales et Pratiques Interculturelles (GIS Ipapic) qui ont soutenu le projet de recherches Lieux à mémoires multiples et enjeux d'interculturalité, porté également par le LAMES (Mmsh- Aix-en-Provence), l'Association Ancrages (Marseille) qui travaille autour des mémoires et des archives de l'immigration, et le Centre MaxWeber (Lyon), qui s'intéresse aux urbanités contemporaines.

Avec la participation de :



SOMMAIRE

Présentation	4
Une visite à deux voix	5
Première station : Devant la maquette du camp et de l'usine.....	6
Deuxième station : Le puits de lumière et la salle des séchoirs	9
Troisième station : Devant le four Hoffman, à l'étage de l'internement des hommes	11
Quatrième station : L'étage de l'internement des femmes et des enfants pour la déportation.....	12
Cinquième station : Transition espace mémoriel/espace réflexif	13
Sixième station : Volet réflexif	13
Septième station : Devant la façade de la Tuilerie, l'histoire et la mémoire sociale de l'usine	14
Participants	16

PRÉSENTATION

Une visite orientée, commentée et problématisée, du site du Camp Mémorial des Milles a ouvert la journée d'études consacrée au thème des Camps et lieux d'internement récemment patrimonialisés à l'épreuve du multiple. S'appuyant sur la présentation de trois lieux de mémoire et d'histoire qui rencontrent, selon des modalités différentes, la question du multiple : le Mémorial des Milles, le Musée mémorial de Rivesaltes, le Mémorial Montluc, cette journée d'études a tenté de dresser un état des lieux des interrogations et des pratiques concernant la façon dont ces lieux de patrimonialisation récente et en partie inachevée se retrouvent à l'épreuve de croisements d'histoires, de mémoires, d'usages. Chacun de ces lieux a été présenté selon une trame de questionnaire partagée: il s'agissait de raconter la manière dont ils ont été transformés en mémoriaux selon une perspective d'histoire de la mémoire: quelles conjonctions d'acteurs, d'événements, d'intentions ont pesé dans l'histoire de leur patrimonialisation? A quels débats ont donné lieu les choix de mémoires et d'histoire conduisant à la patrimonialisation actuelle? Comment aujourd'hui sont prises en compte les autres histoires et mémoires de ces lieux? Quelles sont les initiatives ou dispositifs dans et autour de ces lieux qui prennent en compte et travaillent le croisement d'histoires et de mémoires en ces lieux? Il s'agissait aussi de faire émerger, par des regards diversifiés portés sur ces expériences, des manières d'approcher les enjeux, les difficultés et les ressources liées à la complexité de ces camps et lieux d'internement et de leurs devenirs patrimoniaux.

La contribution du Camp des Milles à cette journée a pris la forme d'une visite problématisée et spécialement composée pour l'occasion. Plusieurs expériences montrent en effet l'intérêt de ce format de visite qui permet d'éprouver et d'explicitier in situ les propositions de sites patrimonialisés (voir les comptes rendus de séminaires et visites-débat sur le site du GIS- Ipapic - <http://www.ipapic.eu>), ainsi que les comptes rendus de visites organisées par le réseau Mémorha dans le cadre du programme « Comparer histoires et mémoires : France/Allemagne/Italie 2007-2010 » (voir <http://memorha.over-blog.com/>).

Cette visite est centrée sur la manière dont l'histoire industrielle et sociale de la tuilerie est présente et présentée dans Mémorial du Camp des Milles, dont la muséographie distingue trois volets, historique, mémoriel, réflexif, parcourus successivement par les visiteurs. Cette visite n'a pas un objectif d'exhaustivité, de tout voir ou de tout faire voir du lieu de mémoire, mais vise à mettre en relief des aspects du site qui intéressent la réflexion d'aujourd'hui autour de cette figure du multiple particulièrement sensible entre histoire et mémoire industrielle des Milles et histoire et mémoire du Camp des Milles. Il convient ici de

remercier Bernard Mossé, responsable des contenus au Camp Mémorial des Milles et Philippe Mioche, historien ayant travaillé sur l'histoire industrielle et sociale de la Provence, qui ont composé un parcours « à deux voix » s'arrêtant en plusieurs stations où ces croisements d'histoires et de mémoires sont particulièrement sensibles.

Cette visite à deux voix n'est pas la visite classique réservée aux visiteurs du Site-Mémorial du Camp des Milles : c'est une visite qui a été conçue spécialement pour la journée d'études « Lieux récemment patrimonialisés à l'épreuve du multiple », 15 Mars 2014.

Ils'agissait de dresser un état des lieux des interrogations et des pratiques concernant la façon dont des lieux de patrimonialisation récente (Mémorial des Milles, Mémorial Rivesaltes, Mémorial Montluc) et en partie inachevée, se retrouvent à l'épreuve de croisements d'histoires, de mémoires, d'usages.

La contribution des Milles à cette journée a alors pris la forme d'une visite problématisée du musée inauguré en 2012 et dédié à la période 1939-1942 pendant laquelle le site, une tuilerie fermée en 1938, a été utilisé comme camp d'internement et de déportation. Cette visite tente de poser en situation des questions concernant la construction de la mémoire du site-mémorial, l'histoire et la mémoire du Camp et la place de l'histoire et de la mémoire industrielles et sociales dans le Mémorial. Comment se croisent histoires et mémoires du camp et histoire et mémoires industrielles dans la muséographie du Camp Mémorial? Quels rapports construire à son voisinage immédiat, encore composé d'anciens travailleurs de la tuilerie des Milles?

Bernard Mossé, responsable des contenus à la Fondation du Camp des Milles et **Philippe Mioche**, historien, dont les travaux ont porté sur l'histoire industrielle des Milles, ont bien voulu se prêter au jeu et composer cette visite en privilégiant plusieurs stations de la visite standard, pour éclairer, à deux voix et en situation, les croisements entre histoire et mémoires du camp et histoire industrielle et sociale de la Tuilerie.

La présente retranscription n'a pas d'autre ambition que de fournir une version « de travail » de cette première visite à deux voix. Elle mérite certainement d'être complétée et améliorée, pour autant que ce genre de visite et de document apparaissent pertinents dans la gamme des parcours proposés dans le Camp Mémorial des Milles ...

Alain Battegay, sociologue,
Lames UMR 7305, Aix-Marseille Université

UNE VISITE À DEUX VOIX

Bernard Mossé : Le parcours proposé n'est pas le parcours standard proposé aux visiteurs. Nous ne verrons pas le film introductif qui présente d'une part le résumé de l'histoire du camp, et d'autre part

l'organisation muséographique du Mémorial en trois volets. Nous sommes ici dans le premier, le volet historique, avec une première galerie consacrée à l'entre-deux guerres, à la montée des périls.



Le volet historique, 2014 © Mémorial Camp des Milles

Nous traversons rapidement cette partie pour nous rendre à la maquette du Camp des Milles qui inaugure l'histoire du Camp proprement dite que je vais résumer.



La maquette du Camp dans la galerie historique du Mémorial, 2014 © Mémorial Camp des Milles

Première station : Devant la maquette du camp et de l'usine

Bernard Mossé : Le camp a ouvert dès septembre 1939 au moment de la déclaration de guerre pour interner des sujets ennemis, des Allemands, des Autrichiens résidant dans la région. C'est la première période du camp, qui court de septembre 1939 à juin 1940. En Juin 1940, c'est la défaite et l'armistice ; la zone Sud passe sous le régime de Vichy. De juin/juillet 1940 à juillet 1942, c'est la deuxième période du camp qui interne alors des étrangers indésirables qui représentent 38 nationalités. La troisième et dernière période du camp est la plus courte, entre juillet et octobre 1942 : c'est la période de la déportation, qui commence à partir du moment où Laval décide de livrer à l'Allemagne nazie des juifs considérés comme étrangers. Le camp interne désormais des femmes et des enfants alors que, jusqu'à ce moment, seuls des hommes avaient été internés. Des Milles vont partir plus de 2000 juifs, déportés à Auschwitz via Drancy en cinq convois. Le dernier convoi passera d'abord par Rivesaltes.

C'est ainsi un camp qui a deux grandes caractéristiques. Premièrement, il a été entièrement sous autorité française : III^e République, régime de Vichy ; il n'a jamais été sous autorité allemande. Quand les Allemands envahissent la zone sud en novembre 42, le camp est en train de fermer. Sa deuxième caractéristique est d'avoir interné de nombreux intellectuels et artistes qui ont marqué la vie du camp. Plus de 400 œuvres ont été produites ici même : des peintures, des sculptures, mais aussi des spectacles musicaux ; des conférences également ont été organisées, notamment par deux prix Nobel internés ici... C'est ce que nous nommons la résistance par l'art, la résistance intellectuelle.

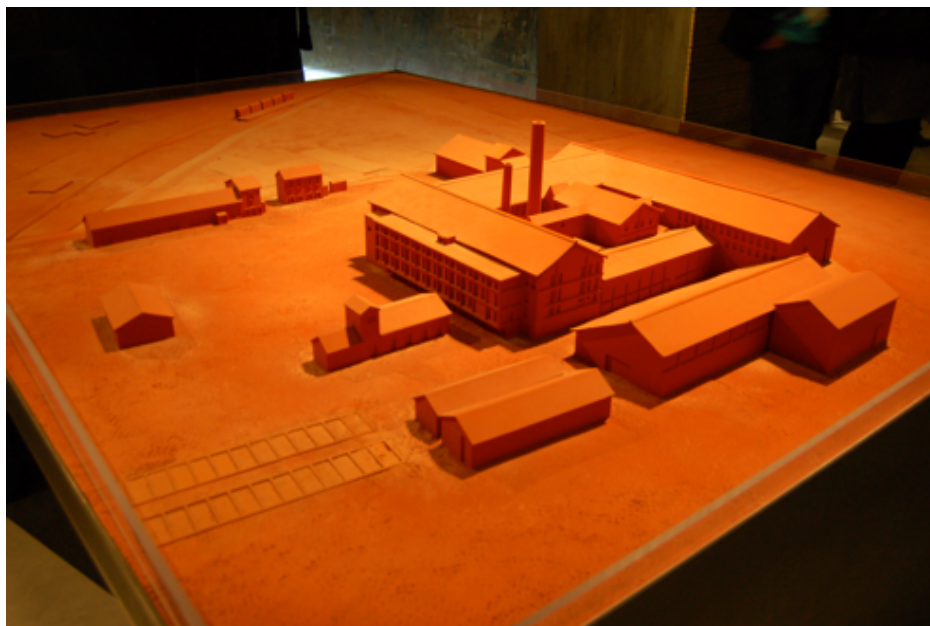
La muséographie consacrée à la montée des périls

que nous venons de passer, décrivant les années 1920 et 1930 qui précèdent la période d'internement, met en place les notions principales qui informent en fait l'ensemble du parcours. C'est-à-dire d'une part la notion d'engrenage, avec les étapes qui ont conduit à la Seconde Guerre mondiale et au génocide des juifs d'Europe, et d'autre part, en vis-à-vis des engrenages, les résistances possibles. Avant même de présenter les trois périodes du camp, est avancée ainsi l'idée que ce sont des engrenages résistibles, un processus auquel on peut résister.

Le deuxième volet est le volet mémoriel qui permet de visiter les lieux d'internement tels qu'ils étaient à l'époque. Nous sommes dans un bâtiment industriel, les murs ont été conservés, et on peut le voir pratiquement tel qu'il était à l'époque.

La dernière partie est le volet réflexif : c'est la partie la plus originale du site-mémorial, où nous essayons de donner les clés de compréhension du processus génocidaire : comment une société peut basculer, étape par étape, jusqu'au génocide. On s'appuie alors non seulement sur l'histoire, mais aussi sur d'autres disciplines des sciences de l'homme et de la société. On élargit également l'analyse aux trois génocides du XX^e siècle : le génocide des Arméniens, sous l'Empire ottoman en 1915-1916, et le génocide des Tutsis au Rwanda en 1994. On s'appuie aussi sur le crime génocidaire contre les Tsiganes durant la Seconde Guerre mondiale.

Voilà résumé le contenu du Mémorial. Je laisse la parole à Philippe qui va nous parler de la façon dont on a inséré l'histoire des mémoires industrielles dans cette muséographie.



La maquette du Mémorial, 2014© Mémorial Camp des Milles

Philippe Mioche : Je suis professeur d'histoire contemporaine à Aix-Marseille Université, et membre du laboratoire TELEMME. Je suis particulièrement heureux de participer à cette journée, parce que j'ai trouvé la problématique intéressante. Il s'agit d'essayer de comprendre les sédimentations, les successions de mémoires dans les lieux de ce genre. J'ai été amené à écrire un ouvrage et à travailler un moment donné sur l'histoire industrielle de ce site.

Pour vous raconter comment se juxtaposent l'histoire industrielle et l'histoire de la mémoire du camp, je vais intervenir à quatre reprises au cours de notre promenade. Je commence ici devant la maquette par une introduction générale sous l'angle de l'histoire managériale ; lors de deux étapes suivantes je vous parlerai de l'histoire technique et de l'histoire du travail, et puis dans la dernière station j'aborderai les questions d'histoire sociale de cette usine et des rapports au territoire.

Je commence donc par l'histoire managériale. La fabrication de tuiles et de briques, on reviendra sur les produits un peu plus loin, à Marseille comme dans toutes les régions de France, est une activité importante mais extrêmement diffuse, jusqu'au XIX^e siècle. A Marseille, il y a progressivement une spécialisation autour du bassin de Saint Henri, petit district de la tuile, la fabrication de la tuile étant une activité très largement artisanale. Avec cette usine dont la société est créée en 1882 par une poignée de capitalistes locaux, sous le nom de Société des Tuileries de la Méditerranée, l'activité artisanale de fabrication de briques et de tuiles va passer à l'échelle industrielle. Cette usine est un bâtiment de grande taille qui dispose notamment du fameux four Hoffman. On n'est plus dans l'artisanat de la tuile et la brique, on est dans l'activité industrielle, ce qui est une rupture régionale.

Le fondateur principal est un membre d'une des grandes familles du capitalisme marseillais, les Rastoin. En vérité les Rastoin ont surtout développé des activités dans les huileries, et ils ont donc développé des fabrications de tuiles et de briques, un peu comme une activité secondaire. Donc en 1882 cette usine démarre. Il y a eu un incendie vers 1911, on ne sait pas exactement ce qui a été détruit, mais on peut penser qu'elle était alors quasiment dans l'état où vous allez la voir.

Voici les grandes dates significatives, pour que vous disposiez de repères.

La Première Guerre mondiale est une étape importante, dans la mesure où la fabrication a été interrompue, tout simplement du fait de la mobilisation. Le redémarrage dans les années 20 se fait plutôt dans de bonnes conditions, mais avec la crise économique dite de 1929 et les difficultés du début des années 30, le marché s'étiolle. C'est une

des raisons pour lesquelles la famille Rastoin décide d'arrêter l'usine. C'est une des raisons, parce qu'il y a eu aussi des problèmes techniques conjoncturels, des mouvements sociaux, qui ont fait que l'usine a interrompu ses fabrications en 1938. Le personnel a alors été invité à trouver autre chose. C'est dans ce contexte que l'établissement va être réquisitionné par le gouvernement français.

Puis vient l'après-guerre. La famille, après avoir hésité, décide de relancer l'activité en bénéficiant d'indemnités de reconstruction, et du soutien direct du plan Marshall. Du point de vue industriel, il n'y avait plus du tout d'activité depuis 1938 : tout était vide. L'usine redémarre en 1947, et va progressivement prendre de l'ampleur. Elle va connaître une période de fort développement dans le contexte des 30 Glorieuses, la décennie 1960 va être une décennie extrêmement favorable pour le groupe, pour la famille qui est toujours aux commandes et pour l'activité de tuilerie. L'explication est d'abord démographique : c'est le boom, l'arrivée des rapatriés d'Algérie et il y a beaucoup à construire ...

Cette période de fort développement va se traduire par la création d'une seconde usine : la première usine était appelée Milles 1. On va construire Milles 2 en 1965 qu'on voit toujours à côté du site Mémorial, puis Milles 3 en 1974. Il y avait donc ici trois sites de la même entreprise qui était spécialisée dans les briques. Les deux nouvelles usines dont les bâtiments sont toujours là, - on les voit mais elles ne sont pas dans le site mémorial - sont dédiées aux briques.

Milles 1 était spécialisé dans les tuiles et dans les travaux à façon, c'est notamment vous savez ces jolies choses sur les pignons, les closeries de balcon, etc, ce qui était un artisanat fin. La fabrication dans Milles 1 s'étend de 1882, date de l'ouverture, avec l'interruption de la première guerre puis l'interruption de la seconde guerre, jusqu'en 1991, - lorsque la fabrication est définitivement arrêtée. Dans les années 1970, Milles 1 avait connu une très forte expansion, allant jusqu'à représenter 25% de la production régionale de tuiles. En 1973, cette période d'expansion va se traduire aussi par un regroupement régional des différents fabricants, ceux de Marseille et ceux des Milles dans une société régionale, les Tuileries de Marseille et de la Méditerranée. Par la suite, les choses vont rapidement décliner du point de vue des bilans et des activités.

Si bien qu'en 1987 la famille Rastoin jette l'éponge. Elle « retire ses billes pour essayer de sauver les meubles », et la tuilerie devient propriété d'une série d'entreprises, de fonds d'investissements, puis de multinationales. A une cadence très rapide, elle passe entre diverses mains: Saint-Gobain pendant 3 ans, Redland, et on arrive ainsi en 1998 lorsque Lafarge, le cimentier, devient propriétaire de l'activité tuiles et briques de la Tuilerie de la Méditerranée.

Lafarge va donc être l'interlocuteur final pour la transformation en Mémorial, et, on pourra y revenir si vous le souhaitez. Je dirais que Lafarge a vu venir cette formidable aventure du mémorial avec une grande bienveillance. C'est peut-être inattendu, mais c'est ainsi.

Milles 3 va être arrêtée 98/99. Milles 2 qui fait de la tuile va continuer jusqu'au 6 décembre 2006. J'étais là, à 7 heures du matin pour tenter de voir la dernière tuile sortir de l'usine, l'arrêt définitif de la fabrication. Dans le cadre des négociations avec le Mémorial, Lafarge - qui n'était plus Lafarge d'ailleurs -, a gardé une aire de stockage. Vous voyez encore des briques, sur le site de Milles 2 qui jouxte le Mémorial, mais elles ne sont plus fabriquées ici. La seule usine de fabrication de tuiles qui reste dans l'espace régional est l'usine de Saint Henri, - que vous voyez quand vous arrivez par le chemin de fer à Marseille.

Dans le cadre des discussions sur la cession de l'usine, l'idée a émergé que c'était un lieu de mémoire de l'internement, considéré comme le fait majeur. Sans cette mémoire de l'internement, le site aurait été rasé, - et vous savez que le terrain vaut cher ici - et la tuilerie aurait disparu complètement. Dès la fin des années 90, l'État avait protégé l'usine en raison de l'internement, ce qu'il a confirmé au début des années 2000. Lafarge a alors dit : « oui il y a eu un camp, mais il y a eu aussi du travail », et a demandé à l'équipe d'historiens que j'ai eu le bonheur de diriger, de réaliser une histoire industrielle du site. J'ai ensuite presque naturellement été amené à travailler avec l'équipe du mémorial pour tout ce qui est de la dimension d'histoire industrielle de ce lieu.

Bernard Mossé : Je peux rajouter un mot sur ce que nous appelons ici la construction de la mémoire, c'est-à-dire comment on en est arrivé à faire que ce site industriel devienne un site mémorial. On peut distinguer deux périodes :

- La première période est une période d'oubli, d'occultation, pendant 40 ans. De la fin de la guerre jusqu'à la fin des années 70, au début des années 80, c'est une histoire qui est oubliée, occultée, la reprise industrielle et le travail de mémoire faisant que la période du camp est passée sous silence.

- À la fin des années 70, des premiers travaux universitaires, non pas par des historiens d'ailleurs mais par des germanistes, sont lancés. Quelques années plus tard, en 1982/83 la salle des peintures qu'on verra à la fin de la visite, qui est une salle décorée à la demande de l'administration par les artistes internés ici en 40 ou 41, est menacée de destruction : le sous-préfet est au courant de cela, mais il ne peut rien y faire puisque c'est une affaire privée. Il alerte alors les associations locales, associations communautaires juives, associations d'anciens déportés, associations d'anciens résistants,

et c'est à partir de ce moment-là que la société civile, autour de ces associations, se mobilise. Peu à peu, étape par étape. Le wagon-souvenir notamment va être mis en place ainsi que des visites de la salle des peintures, et puis peu à peu s'est élaboré ce projet de site mémorial qui voit le jour donc au bout de 30 ans de combat, de difficultés. Les raisons de ces difficultés financières, politiques sont nombreuses : la raison principale vient de ce que c'est une histoire franco-française, douloureuse, difficile à faire émerger. Le tournant, vous le savez, c'est 1995, le discours de Chirac, la reconnaissance de la responsabilité de la France sur le Vel d'hiv, en zone occupée. Il faut attendre presque une décennie supplémentaire pour la reconnaissance de la responsabilité de la France en zone sud.

La protection s'est faite donc en deux temps : on est parti dans un premier temps de la salle des peintures, qui a été classée dans les années 90, et puis en 2005, ça a été étendu à l'ensemble du bâtiment qui a été inscrit à l'inventaire supplémentaire. Les services du ministère de la culture, de la DRAC ont ainsi retenu dans un premier temps des éléments forts qui ont permis de réaliser le Mémorial par la suite.

Question :

Pourquoi ce site a-t-il été choisi comme lieu industriel et comme camp ?

Philippe Mioche : Une des raisons de la réquisition de la tuilerie pour en faire un camp, c'est que c'est complètement isolé au milieu des champs. L'environnement de l'usine, est en vérité, en 1882, totalement rural, et il va quasiment rester totalement rural pendant longtemps. Jusqu'y compris la période du camp, nous sommes dans un paysage complètement rural, totalement isolé. Le village historique des Milles est minuscule, et la zone commerciale qui l'enserme maintenant, naît en 1970. C'est une première réponse mais je reviendrai dans le cadre d'une histoire sociale et d'une histoire des relations au territoire.

La voie ferrée évidemment est une autre raison : cette ligne permet de rejoindre Aix en Provence mais surtout l'axe PLM (Paris-Lyon-Marseille) et donc les grands réseaux. La voie ferrée qui a joué dans le choix de transformer la tuilerie en camp est également une des explications majeures du choix industriel du site. Elle permettait d'acheminer vers le port de Marseille pour l'essentiel les productions venant d'une belle carrière d'argile, à partir de laquelle les briques et les tuiles sont faites. La voie ferrée fonctionnera comme une VFIL, une Voie Ferrée d'Intérêt Local, sans trafic passager, n'accueillant que du trafic marchandise. Donc l'argile plus la voie ferrée, voilà les raisons du choix de ce site comme site industriel.

Deuxième station : Le puits de lumière et la salle des séchoirs

Bernard Mossé : Nous suivons le parcours de visite en accéléré et en sautant quelques étapes pour arriver en ce lieu, qui est le premier espace du volet mémoriel du Mémorial.

Dans la visite standard, l'espace qu'on vient de traverser porte sur la contextualisation de la dernière période, autrement dit sur un rappel de l'histoire de la Shoah.

Ce lieu où on parle de la 3^e période est un des lieux importants dans la visite. On est là sur l'articulation

entre le propos principal avec les trois périodes successives, et on rentre dans l'histoire du camp proprement dite qui est racontée sur les panneaux de droite. Au centre, vous avez ce qu'on appelle des unités de destin qui rendent compte du destin individuel d'internés plus ou moins connus, comme Max Ernst qui est le plus connu des artistes internés ici. Et puis il y a deux espaces d'approfondissement, sur le régime de Vichy et sur le camp des artistes.



Le Volet historique du Mémorial des Milles : Les unités de destin et les documents de contextualisation © Camp des Milles

Dans la suite du parcours, on va passer dans les parties mémorielles avec un film de 15 minutes sur la Résistance en Provence, dont le scénario a été écrit par Jean-Marie Guillon et Robert Mencherini, deux historiens du conseil scientifique.

Nous arrivons donc dans ce lieu qui est un lieu fort du point de vue de l'histoire du camp. Lion Feuchtwanger, écrivain allemand interné ici et une des personnalités les plus connues, a écrit un livre « Le Diable en France » dès qu'il est arrivé aux États-Unis, après avoir été libéré du camp des Milles : il a nommé ce lieu le puits de lumière parce que c'est un

lieu que les internés aimaient bien fréquenter.

Grâce à cette verrière, c'est le seul lieu éclairé de l'intérieur de la tuilerie. C'est donc ici qu'ont eu lieu des productions artistiques, des conférences, des opéras. C'était un lieu de réunion et aussi un lieu d'offices religieux, israélites, protestants ou catholiques : des prêtres, des rabbins, des pasteurs forçaient la porte du camp pourrait-on dire, et négociaient avec les gardiens pour pouvoir officier.

Mais c'est un lieu aussi très important du point de vue industriel.

Philippe Mioche : Oui, cette salle des séchoirs est un lieu d'étape de la fabrication. En vérité, c'est un peu difficile de vous en rendre compte car cette salle est une mise en scène qui a peu de rapport avec la réalité de la fabrication.

La fabrication consiste à acheminer depuis la carrière de l'argile qui est ensuite moulée. Ici, c'est la salle des presses, mais on ne voit pas de presses. Donc essayez d'imaginer, il y a un très beau film, *Naïs Micoulin*, qui s'inspire de *Naïs*, le roman de Emile Zola¹, avec le geste. Il y avait donc des presses disposées pour façonner la tuile dite « de Méditerranée », et différentes catégories de tuiles. Une fois la tuile moulée, elle était portée au four par un système de portage qui n'est pas présenté ici. Je vous en parlerai lors de la prochaine étape du four parce que c'est le lieu central évidemment de l'établissement industriel. Une fois cuite, la tuile sèche longuement dans la partie supérieure de l'usine. Et une fois séchées, on redescend les tuiles, et on les entrepose dans la cour. La partie « séchoir », le travail de disposition dans la cour est un travail essentiellement féminin. Pour de nombreuses raisons, on n'a pas conservé de presses, et vous voyez quelques séchoirs.

C'est pourquoi donc je parlais d'une mise en scène. Et il faut essayer d'imaginer qu'au moment de l'activité, soit jusqu'en 1938, et puis après à nouveau en 1947, il y avait là des postes de travail, les presses et le moulage des formes.



Le Volet historique du Mémorial des Milles : le puits de lumière
© Camp des Milles 2014



Devant la salle des séchoirs © Camp des Milles 2014

¹ *Naïs Micoulin*, scénario et dialogues de Marcel Pagnol, réalisation Raymond Leboursier, Société nouvelle des films M. Pagnol. Avec Fernandel, Jacqueline Pagnol, musiques de Vincent Scotto, 1945.

Bernard Mossé : Dans le parcours des visites, cette salle est la première station où on est confronté au lieu « dans son jus » comme disent les architectes. C'est le moment aussi de bascule entre les deux premières périodes, et la période de déportation. Dans le propos des médiations, c'est un lieu justement où on articule les deux discours : sur l'histoire industrielle et sur l'histoire du camp...

Philippe Mioche : ... et où on évoque l'historique général du site. Mais il a été toujours très clair, et je le sais parce que je suis dans l'affaire avec l'enthousiasme depuis le début, que j'étais le représentant d'une histoire et mémoire marginales. L'objet central du mémorial c'est la période de l'internement, mais c'est néanmoins intéressant, de montrer en filigrane cette mémoire et cette histoire industrielles.

Troisième station : Devant le four Hoffman, à l'étage de l'internement des hommes



Volet mémoriel : A l'étage des hommes © Camp des Milles 2014

Volet mémoriel : les traces actuelles du cabaret Die Katakombe © Camp des Milles 2014

Bernard Mosse : Voilà encore une station importante où, comme je l'ai dit tout à l'heure, on mêle à l'histoire du camp l'histoire industrielle. On est ici à l'étage des hommes. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont des endroits d'internement d'hommes pour les deux premières périodes du Camp. Il y a eu 10.000 internés ici en tout, et jusqu'à plus de 3.000 en même temps, avec des conditions d'hygiène, une seule toilette au départ, un seul robinet d'eau... Donc évidemment ici c'est la puanteur, c'est le typhus, les bestioles, la dysenterie, etc. Ils dorment sur le sol, on distribue des paillasses quand ils arrivent, et ils dorment à même le sol ici, dans les couloirs, et puis peu à peu dans le four.

Philippe Mioche : Pour ma part devant ce four, je vais vous faire un petit développement à propos du four Hoffman. Evidemment, je ne vais rien vous dire à propos de l'inscription et de l'usage pendant la période de l'internement. Je sais que cela ça n'a pas de rapport mais j'insiste évidemment ici sur le fait que personne n'a été exécuté dans le four Hoffman des Milles. On est obligé de dire et redire cela à tous nos interlocuteurs.

Le four Hoffman est un procédé technique inventé dans les années 1860 par un Allemand qui va bouleverser l'industrie de la brique et de la tuile puisqu'il permet de cuire des quantités considérables de briques ou de tuiles, indifféremment, et donc d'accéder à l'échelle industrielle de fabrication. Le four est très grand. On peut rentrer dans le four et

vous verrez qu'il a une forme annulaire, conçue pour permettre la circulation de l'air, qui se fait aussi par des sas d'aération sur la partie supérieure. Les briques ou tuiles étaient disposées dans le four, à la main bien sûr à l'époque, et compartimentées. Il y a eu plusieurs étapes de la technique de compartimentage : il y a eu une technique avec du papier gras, on compartimentait alors à l'intérieur, puis quand on avait déposé, on scellait rapidement la porte avec des briques, on lançait la combustion, à l'origine avec du gaz issu de la combustion de charbon, du charbon de Gardanne Provence. La combustion progressait dans l'anneau circulaire, le processus de combustion durait alors 48 heures. L'enjeu était après pour les travailleurs dans des conditions physiques très difficiles - il fait extrêmement chaud -, de retirer les briques le plus vite possible, de les déposer sur les clayettes pour qu'elles montent au séchoir, et de continuer le cycle. C'était une usine en continu.

Bernard Mosse : Dans la visite standard, on parle ici de Die Katakombe, un cabaret berlinois que les artistes internés reconstituent. D'abord en y inscrivant le nom comme vous voyez ici, celui d'un cabaret antinazi, fermé d'ailleurs par Goebbels en 1935, et donc reconstitué ici. Mais aussi en organisant le lieu, avec un bar, vente d'alcool, vente de cigarettes, des spectacles qui sont organisés avec des affiches qui les annonçaient. « Ici, le spectacle est payant » comme l'indique l'inscription « Abends Tages kasse » que l'on peut voir ici, aujourd'hui. Tel est le propos principal de la visite qu'on développe ici, même si évidemment

ce que vient de nous dire Philippe est résumé en quelques mots lorsqu'on accède au four.

Philippe Mioche : Je rappelle que les fabrications ont été totalement interrompues entre 1938 et 1947.

Bernard Mosse : C'est un rappel qu'on fait constamment tout au long de la visite, notamment auprès des scolaires qui nous disent «Combien de gens ont été brûlés ici ?» Et même à la fin de la visite, il y a encore des confusions sur cette image... Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de déconstruire l'image que les gens ont au départ avec l'usine, les cheminées, les fours... et de la reconstruire, puisque finalement,

à l'été 1942, ce camp a été un des rouages de la machine de mort nazie.

Il convient de signaler également que cette station est importante dans la visite aussi parce que, derrière ce mur qui est beaucoup plus récent, il y a un monte-charge dont s'est servi un des gardiens pour sauver des adolescents au moment des déportations. Donc encore une fois on est sur des engrenages, des périodes successives, et on parle aussi des actes de résistance. Un de ceux dont on parle c'est celui d'Auguste Boyer qui a été reconnu comme Juste, et qui a sauvé, lui et sa femme, 23 adolescents essentiellement ici pendant les déportations.

Quatrième station : L'étage de l'internement des femmes et des enfants pour la déportation



Le volet mémoriel : l'étage de l'internement des femmes et des enfants © Camp des Milles 2014

Bernard Mosse : On va accéder maintenant au deuxième étage - qui a été ouvert pour la troisième période, au moment de l'internement des femmes et des enfants pour la déportation, les dortoirs des hommes et des vieillards étant toujours aux étages inférieurs.

Tout au long du parcours vous avez vu qu'il y a un certain nombre de traces, il y en a 400, 500 qui ont été mises au jour par une équipe de restauratrices, qui travaillent depuis huit années pour mettre au jour et dater les traces que vous pouvez voir tout au long du parcours. Il y en a une qui est sur un pilier qu'on ne peut pas voir bien, et qui est une date d'un des départs des cinq convois, le 29 août 42. Vous avez compris aussi que ces lieux mémoriels on les aménage de manière beaucoup plus discrète, par

respect pour le lieu. On va monter au deuxième étage.

Philippe Mioche : L'idée centrale de l'équipe muséographique est que là dans cette partie du parcours, il ne s'agit pas de s'adresser à l'esprit, il s'agit de s'adresser à l'émotion, partager le vécu.

Bernard Mosse : Cet étage qui est un autre des lieux forts du volet mémoriel : le dortoir des femmes et des enfants. Il faut imaginer un troisième étage au-dessus de nous qui a été détruit après-guerre, dans les années 70, je crois... Là on raconte les conditions d'internement qui changent radicalement au moment des déportations, avec cinq convois qui partent en un mois. Des gens qui sont rappelés dans la région ou qui viennent d'autres camps de la région, sont

internés ici quelques jours et sont déportés. Il y a encore une trentaine d'internés survivants et on a des récits de témoins. On relate ici les épisodes qui se sont déroulés dans cette dernière période, entre août et septembre 1942. Avec notamment les suicides de femmes au moment des déportations, par la fenêtre que vous voyez entre-ouverte au bout de la passerelle...

Philippe Mioche : Un mot sur la particularité architecturale du très grand nombre de fenêtres avec leurs volets en bois, particularité qui avait une raison purement technique : il s'agissait de réguler les températures à l'aération des séchoirs en fonction

du mistral et de la température extérieure. Il y avait ainsi tout un travail de régulation de l'atmosphère à la période de fabrication bien sûr. C'était aussi le principe même du four Hoffman, le séchoir étant au-dessus du four, et la chaleur montante contribuant à sécher les produits.

Bernard Mosse : C'est vrai que c'est une station où il n'y a pas de discours sur l'histoire industrielle. Mais il y a souvent des questions auxquelles on répond, notamment sur l'architecture en béton armé, sur l'usage des gros tuyaux ... Il y a quand même quelquefois des questions, de scolaires sur le bâtiment, sur son usage.

Cinquième station : Transition espace mémoriel/espace réflexif

Bernard Mosse : Avant de passer au volet réflexif, je voudrais rajouter un mot sur ce panneau encore plus dense que les autres, qui rapporte donc comme je vous l'ai dit tout à l'heure ce qu'on appelle « la construction de la mémoire » du camp. C'est un panneau qui relate en détails 40 ans d'oubli, et puis les étapes successives de la construction du projet pour que le site-mémorial voie le jour. Ce panneau est dans la fin du volet mémoriel, ce n'est peut-être pas l'endroit idéal, mais cela fait partie des réflexions qu'on continue à mener sur les améliorations à apporter au parcours pour sa cohérence notamment. Il est question de peut-être déplacer ce panneau pour le mettre plutôt en début, à l'accueil, ou à la sortie. Il y a une réflexion en cours, après un an et demi d'ouverture, sur certains aménagements, l'ordre

de visite, ainsi que sur certains éléments. Une des transitions entre le volet mémoriel et le volet réflexif, est marquée par la présence de nombreuses croix gammées dans la tuilerie. Certaines datent de l'époque du camp, il y a beaucoup d'antnazis enfermés dans le camp dans la première période mais il y a eu aussi quelques nazis. Dans le couloir qu'on va traverser, on peut voir une quinzaine de traces de l'époque du camp essentiellement. Il y a une vingtaine, trentaine de croix gammées qui ont été tracées après-guerre, qu'on ne voit pas d'ici, il y en a une énorme sur le mur maître, qui date des années 70. Il y en a qui sont bien plus récentes : c'est une façon de montrer aux visiteurs et aux scolaires en particulier que le mal est toujours présent, et qu'on en appelle ici à la vigilance. C'est le propos du volet réflexif où on va aller maintenant.

Sixième station : Volet réflexif



Le Volet réflexif. Les panneaux © Camp des Mille 2014



Le volet Réflexif. Le diaporama © Camp des Mille 2014

Bernard Mosse : Ici on a voulu aménager le lieu différemment, dans une ambiance qu'on va dire scientifique, un peu laboratoire. Comme je vous l'ai dit, ici on change de propos, on étend le propos. On l'étend du point de vue des disciplines qui sont convoquées et dont les résultats sont présentés ici : sociologie, psychosociologie, anthropologie, sciences politiques, droit, philosophie. L'essentiel du propos est résumé dans le film que vous

allez voir, qui dure une vingtaine de minutes, qui est schématisé sur ce panneau. Les membres du conseil scientifique, dont Philippe fait partie, une trentaine de personnes, ont essayé de dégager les étapes, telles qu'on peut les observer de manière récurrente, les invariants observés dans trois contextes génocidaires du XX^e siècle présentés ici sur le 2^e panneau après une introduction. Je les résume très rapidement, mais vous allez

les voir plus en détail dans le film triptyque, sur trois écrans : il y a dans toute société un terreau de stéréotypes, de préjugés, de rejet de l'autre, de discrimination, de racisme, d'antisémitisme. En temps normal, ces tensions se régulent, mais cela peut dégénérer, entraîner un processus notamment en temps de crises : crise politique, crise sociale, crise économique... Des minorités agissantes prennent appui sur ces crises pour développer le discours du bouc émissaire, responsable de nos malheurs : c'est le Juif dans l'Allemagne des années 1930, c'est l'Arménien dans l'Empire Ottoman, c'est le Tutsi au Rwanda ... On insiste ici sur le fait que si cette minorité peut agir c'est parce qu'une majorité laisse faire. La bascule essentielle advient lorsque cette minorité prend le pouvoir : la violence et les actes de racisme et d'antisémitisme deviennent alors une violence d'État et une idéologie d'État. Voilà le processus qui s'enchaîne jusqu'au massacre de masse avec l'extension des cibles des populations persécutées, et jusqu'au génocide. C'est ce qu'on va voir maintenant dans le film...

Voilà donc le dernier dispositif dans le parcours muséographique, sur lequel on fait travailler notamment beaucoup les scolaires. Les plus jeunes qui viennent ici, les CM2 travaillent beaucoup sur ce dispositif qu'on appelle le mur des actes justes. On a

recensé, sélectionné 130 récits d'actes tout simples de sauvetages ou de résistances prélevés dans les trois contextes génocidaires abordés dans le diaporama à l'étage. On travaille avec les scolaires à partir de ces textes sur la notion d'acte juste et sur le fait tout simplement qu'il est possible d'agir. Pas besoin d'être un héros pour agir, chacun peut agir à sa manière. La visite se termine sur cette sélection de textes dans les trois contextes génocidaires.

Question : Cet espace réflexif est un dispositif qui marque l'originalité de la muséographie des Milles. Il est à la fois dans le Mémorial et en même temps complètement ailleurs que dans l'usine. L'histoire industrielle ne fait ici plus sens....

Bernard Mosse : L'articulation volet historique, volet mémoriel, volet réflexif a été pensée justement pour que, en prenant appui sur cette histoire des Milles liée à la Shoah, on puisse développer un discours sur ce qui est présenté comme les invariants, les étapes conduisant au génocide. Il y a donc eu une réflexion très importante pour savoir comment on articulait tout cela, et dans quel sens : est-ce qu'on commence par les lieux de mémoire, plutôt que par l'histoire ? Ça a été l'objet de débats que vous imaginez très serrés.

Septième station : Devant la façade de la Tuilerie, l'histoire et la mémoire sociales de l'Usine

Philippe Mioche : On avait prévu une dernière prise de parole sur l'histoire industrielle, évidemment je m'aperçois peut-être qu'il faudra repenser les choses parce que je trouve que c'est un peu décalé après avoir vu le film mémoriel, éducatif.

En tout cas, voilà, quelques mots pour finir, devant la façade assez spectaculaire d'un bâtiment industriel protégé, mais aussi sous l'auspice de la vierge : c'est le but de la mise en scène et je vais dire quelques mots sur l'histoire sociale de cet établissement industriel.

Le fondateur de la Tuilerie relève donc du grand capitalisme marseillais, d'une famille emblématique sur plusieurs générations : Édouard Rastoin. Nous avons encore un Rastoin qui joue un rôle dans la vie politique et sociale dans la société civile marseillaise aujourd'hui, un rôle d'ailleurs très intéressant. Je dirais que c'est une famille emblématique du catholicisme, et selon les moments, les périodes, et les générations, des formes plus ou moins développées de catholicisme social. L'esprit des fondateurs n'était pas unique d'ailleurs dans l'industrie de la tuilerie, qui était une industrie très typée du point de vue du groupe d'entrepreneurs. Ce n'était pas une activité que les protestants pratiquaient, et la tuilerie a été souvent le fait de familles de culture catholique. La vierge qui est d'origine, dès 1882, le rappelle.

Je dirais, très schématiquement, que le paternalisme issu de cette posture culturelle et religieuse, a connu trois formes dans l'histoire longue de l'entreprise, des origines (1882) à la fermeture (2006).

Il y a d'abord eu une première forme de paternalisme hautain, qui a prévalu jusqu'en 1938, dans laquelle on a pris en charge effectivement les salariés, on les a protégés, mais sans qu'il y ait de proximité en quoi que ce soit. L'histoire de la deuxième période, qui va de 1947 au début des années 20, est un peu plus singulière. Le représentant délégué de la famille, directeur de l'établissement se trouve, du fait du décès de son père, directeur de l'usine à l'âge de 23 ans. Il sortait juste de ses études, et il va créer une sorte de dynamique sociale nouvelle, avec une poignée d'ouvriers qui étaient restés là pour refaire démarrer l'usine en 1947 : là, va naître une longue période de ce que j'appellerai un paternalisme de proximité entre 1947 et sa mort, en 1982. La 3^e phase nous fait passer dans autre chose : en 87, on passe dans des entreprises de taille plus ou moins importante, on passe, du point de vue du management, dans une gestion de type DRH...

Du côté des salariés, 200 salariés au début des années 60, on peut faire une distinction en trois étapes. Première étape : l'Italie de la misère, jusque en 1938. Deuxième étape, les millois de seconde, troisième

génération qui participent à ce paternalisme de proximité. Les anecdotes de cette époque sont innombrables, je passe. Et troisième étape, je schématise encore, les grandes multinationales qui s'intéressent à l'affaire.

Il y a là un double phénomène qui se produit parmi le personnel : d'une part une montée en puissance de travailleurs d'origine nord-africaine, et d'autre part - la fermeture ayant été bien anticipée par les DRH - , une montée croissante d'intérimaires dès le début des années 90. Quand on est patron, c'est plus facile de fermer quand on a essentiellement des intérimaires.

Je sais que c'est controversé, mais dans l'histoire sociale de l'usine s'est développé un climat qui a été globalement très calme. Il y a eu une grève très importante, très dure, en 1894, sur les salaires, mais c'était une grève collective avec des ouvriers des tuileries marseillaises. Là c'était un conflit frontal. J'ai envie de dire qu'à part ça, le reste de l'histoire sociale, enfin de la confrontation sociale dans cet établissement, a été exceptionnellement apaisé. En 1936 il y a eu quelques mobilisations mais très faibles et à l'instigation de représentants syndicaux extérieurs. En 1968 il n'y a eu absolument rien. Et ainsi de suite... On peut dire que les relations sociales, notamment pour toute la période de l'après-guerre, n'étaient nullement conflictuelles dans cet établissement. Le plan social final mis en place par Lafarge a reposé assez classiquement sur des propositions de postes à Marseille ou dans d'autres établissements et sur des aides à la reconversion. Nous n'avons pas eu connaissance de formes de conflictualité au moment de la fermeture.

Question : En fait, vous avez fait un ouvrage sur l'histoire industrielle de ce site et sur l'histoire ouvrière dont vous avez rendu compte. C'était en 2007-2008 il me semble, et je me souviens qu'il y avait 200 personnes dans la salle des fêtes. Il y avait donc une histoire sociale et une mémoire sociale qui étaient fortes, peut-être pouvez-vous nous en parler....

Philippe Mioche : Oui, on a fait un livre, qui est un travail d'équipe à trois, et grâce à Lafarge, je dois dire. Quand il y a eu discussion sur la préparation de ce livre sur l'histoire industrielle, j'ai posé des conditions. J'ai dit : « je veux un bureau dans l'usine, je veux pouvoir être dans l'usine ». Et du coup, avec notre équipe, on avait un bureau là, et pendant un an, on venait quand on voulait. Le grand avantage, c'est qu'on était dans la place et qu'on a pu nouer des dialogues multiples avec les salariés. Il en restait une cinquantaine et on a vraiment fait un travail en relation avec les salariés et avec les familles. Grâce au talent d'un collègue géographe, on a même fait

émerger des albums de photo, on est ainsi tombé sur une famille, dont c'était la cinquième génération à l'usine. Une telle continuité n'est quand même pas si fréquente. Quand on a sorti le livre, on a fait cette réunion publique et effectivement, ça faisait meeting électoral, avec enthousiasme, et les gens étaient fiers d'être reconnus à travers cette histoire-là.

Je réponds maintenant à la question qu'on ne m'a pas encore posée, c'est l'art d'enseigner... Quid de l'histoire du camp dans la mémoire ouvrière transmise ?

Je ne vais pas vous surprendre en vous disant que « cacher ces histoires que je n'ai pas vues » était globalement la posture. Et je dirais que notre travail sur l'histoire industrielle n'a pas permis de faire émerger une mémoire spécifique sur la période des internements.

Quand ça redémarre, l'usine est une ruine. Ils recommencent à une quinzaine avec des marteaux et des clous pour refaire les volets. Ils sont donc très peu nombreux, et après les générations se renouvellent.

Mais cet espace reste un espace rural, profondément rural, jusque presque au milieu des années 1970 lorsque la zone industrielle connaît son essor. Si bien qu'il y avait un petit noyau villageois historique. Dans la période d'avant la période des camps, il y avait supposons-nous des bidonvilles italiens. Dans la période dite du paternalisme de proximité, il y a eu une petite cité ouvrière construite avec l'aide du patron qui prêtait la voiture, qui donnait le sable, tout ça est devenu un peu légendaire... Aujourd'hui, il reste dans l'ancien village, un bar populaire : on voit bien que c'est une clientèle populaire ouvrière. Mais l'autre réalité c'est que la pression des prix fonciers de l'immobilier ici dans la zone est tellement vertigineuse que quelque part dans les années 80, la rupture s'est faite. Dans la dernière phase, les salariés étaient dans la ZAC d'Aix, ils n'avaient plus de relations de proximité.

Des relations de proximité qui avaient été très marquantes jusqu'aux années 1972, au moment de la mise en route de Milles 3 : le travail était jusque là très féminin, et c'était un travail en continu. C'est-à-dire que le four ne s'arrêtait jamais, et qu'il y avait la nuit aussi un effectif de travailleurs. Le travail et l'environnement immédiat étaient très proches. Leurs relations étaient scandées par la sirène qui marquait 10 minutes avant les changements de postes et les reprises. C'était alors une situation assez répandue sur laquelle par exemple Alain Corbin a fait de merveilleux travaux.

Je me tiens à votre disposition, mon mail, comme tous les personnels d'Aix Marseille Université, c'est Philippe.Mioche@univ-amu.fr

LISTE DE PARTICIPANTS

NOM PRÉNOM	FONCTION	ORGANISME	LIEU	MAIL
BADY Vincent	Comédien metteur en scène	Nouveau Théâtre du 8°	Lyon	vincent.bady@wanadoo.fr
BARTH Fabrice	Enseignant	Espé	Aix	Fabrice.barth@univ-amu.fr
BATTEGAY Alain	Sociologue	Lames	Lyon- Aix	Alain.battegay@gmail.com
BERGE Nicole	Photographe	Association Callidées	Fillols	nicoleberge@gmail.com
BIGAND Karine	Enseignante	MCF en civilisation britannique et irlandaise	Aix	karine.bigand@univ-amu.fr
CHABANI Samia	Déléguée générale	Association Ancrages	Marseille	samia.chabani@ancrages.org
CLAUS Madeleine	Professeur agrégée	Lycée Aristide Maillol	Perpignan	madeleine.claus@gmail.com
DOLL PETIT Ruben	Chargé de documentation	Mémorial Rivesaltes	Perpignan	dollpetit@ cr-languedocroussillon.fr
DOMINGOS Emilio	Cinéaste	OSMOSE FILMES	Aix	emiliodomingos@gmail.com
DUGAVE Chantal	Artiste	École d'architecture de Lyon	Lyon	chantal.dugave@wanadoo.fr
DUGUET-FERRANT Marie	Psychologue	Protection judiciaire de la Jeunesse (PJJ)	Narbonne	marieferrantduguet@gmail.co
DUGUET Laurent	Historien, chercheur associé CRISES EA 4424	Montpellier 3	Montpellier	laurentduguet@gmail.com
FABRE Aurelie	Chargée de communication	Mémorial Rivesaltes	Perpignan	fabre.aurelie@ cr-languedocroussillon.fr
FIORI Ambre	Responsable service animations et publics	Musée Jean Garcin	Fontaines de Vaucluse	ambre.fiori@hotmail.fr
FONT - SERRADEIL Sonia	Enseignante Histoire Géo	Lycée Aristide Maillol	Perpignan	soniaserradeil@gmail.com
FOURCADE Nathalie	Chef de projet	Camp Mémorial de Rivesaltes	Perpignan	fourcade.nathalie@cr-languedocroussillon.fr
FOURET Morgane	Chargée de diffusion	Opéra de Marseille	Marseille	mfouret-externe@mairie-marseille.fr
FRANCEZ Emilie	Doctorante Anthro	IDEMEC- MMSH	Aix	Emilie.francez@gmail.com
FONTANELLI MOREL Françoise	Doctorante	Telemme- MMSH	Aix	fontanellif@orange.fr

LISTE DE PARTICIPANTS

NOM PRÉNOM	FONCTION	ORGANISME	LIEU	MAIL
GORSE Olivier	Archiviste	AD 13	Marseille	Olivier.gorse@cg13.fr
GUIXE i COROMINES Jordi	Historien	Université de Barcelone, Observatoire des mémoires en Europe	Barcelone- Perpignan	guixejordi@gmail.com
HATZFELD Hélène	Politologue Directrice	Gis- IPAPIC	Paris	helene.hatzfeld@culture.gouv.fr
KYDJIAN Mailys	Doctorante sociologie	Univ Toulouse 2	Toulouse	m.kydjian@gmail.com
KROKE Roman	Artiste interdisciplinaire		Marseille	Roman.Kroke@gmx.net
LALLAOUI Mehdi	Cinéaste		Marseille	mehdilall@free.fr
MAMRAK Robin	Volontaire ASF			Mamrak.robin@ cr-languedocroussillon
MATHIEU Martine	Militante associative		Marseille	Ym.mathieu@wanadoo.fr
MONTES Elodie	Chargée de publics	Mémorial Rivesaltes	Perpignan	montes.elodie @ cr-languedocroussillon
MOUMEN Abderrahmane	Chargé de recherches	Association Génériques	Paris	abdermoumen@yahoo.fr
POLESSA MAÇAIRA Julia	Chercheuse invitée	UFRJ (Brésil)	UFRJ/ LAMES	juliamacaira@gmail.com
RIVIERE Odile	Responsable des collections	Musée Jean Garcin	Fontaines de Vaucluse	Odile.riviere@cg84.fr
SLYOMOVICS Susan	Chercheuse invitée Enseignante	Ecole Normale Supérieure	Lyon	ssly@anthro.ucla.edu
RICART ULLDEMOLINS Nuria	Professeure	Université de Barcelone	Barcelone	nuriaricartulldemolins@ub.edu
TETU DELAGE Marie-Thérèse	Sociologue	Cnrs-Centre Max Weber	Lyon	Mttetu55@gmail.com
VOLPONI Anne Françoise	Coordnatrice recherche sociologie	Passim, laboratoire associatif		Passim-volponi@orange.fr